



## LE VIETNAM DE LA GUERRE A LA NEGOCIATION

La presse de gauche est pleine d'analyses en chambre sur la situation vietnamienne. Le dossier que l'on va lire ci-dessous n'appartient pas à cette catégorie. Il a été réalisé par un camarade qui revient d'un séjour sur place. Et sur place, comme il le dit, c'est bien d'un problème vietnamien qu'il s'agit, et sur-

tout d'un problème militaire.

Ce dossier n'est donc pas celui d'un spécialiste de politique internationale. Il traduit le vécu de ce conflit, à son niveau le plus sensible pour les populations concernées.

Il n'est pas question dans cette brève introduction de rappeler dans quel contexte poli-

tique international se situe ce document. Indiquons simplement qu'il a été écrit au début du mois de mai, c'est-à-dire avant les décisions du président Nixon sur le minage des ports du Nord-Vietnam et donc avant les récentes éventualités d'une réouverture des négociations secrètes à Paris. Il sera facile aux lecteurs de « TS » d'actualiser les analyses de ce document en fonction de ces derniers éléments puisqu'il les laissait prévoir. Et c'est un point de plus qui contribue à son intérêt remarquable

Où en est, un mois après l'offensive déclenchée par les révolutionnaires et patriotes vietnamiens, la situation au Vietnam ? Sait-on ce qui s'y passe réellement ? A-t-on analysé correctement les tenants et les aboutissants de cette action militaire de grande ampleur dont les conséquences à moyen terme seront décisives pour l'avenir du Vietnam et probablement pour l'Indochine ?

Souvent contradictoires sont les informations. Et les « spécialistes » de la question vietnamienne qui écrivent au jour le jour en sont les tout premiers dérouterés ; ils « ballottent » dans le flot des événements, incapables de les jauger dans une perspective politico-militaire autre que celle qui

se joue entre Moscou, Washington, Pékin. Et si l'affaire était vietnamienne — non pas exclusivement vietnamienne, mais vietnamienne d'abord !

## Les deux objectifs de l'offensive

Les combats ont lieu au Vietnam, de puis le 17e parallèle au Nord jusqu'au delta dans le Sud. Les moyens mis en oeuvre par les révolutionnaires sont énormes et démontrent que leurs dirigeants ont conçu l'offensive moins en vue (sinon autant) d'un « Kriegspiel » (attaque foudroyante, effondrement de l'armée sud-vietnamienne, changement brutal du régime de Saigon) que d'une

prise de contrôle, d'une restructuration de leurs bases révolutionnaires.

Ce dessein est double : d'une part, imposer à la partie adverse, moyennant quelques concessions formelles, le plan de paix du GRP, et, d'autre part, détruire l'infrastructure politico-militaire de la « vietnamisation » afin de préparer dans les meilleures conditions possible le renversement du régime de Saigon et, dans une phase ultime, la prise du pouvoir par un gouvernement de concorde nationale.

La subordination totale à la politique de toute stratégie militaire étant un principe clé chez les révolutionnaires, l'offensive actuelle ne se comprend pleinement que si l'on saisit clairement l'importance de la partie qui se joue et sur le terrain et à la table des négociations.

Or, sur le terrain, au trentième jour de la bataille, l'optimisme officiel de Saigon tranchant sur le

pessimisme grandissant et de plus en plus avoué des conseillers américains ne peut plus voiler l'ampleur du désastre. Pour beaucoup, ce désastre n'apparaît pas évident. Les mercenaires saïgonnais subissent des revers mais tiennent toujours les grandes villes.



Il y a eu déroute mais non effondrement. Si les désertions sont considérables il n'y a pas eu ralliement. Enfin, les files de réfugiés donnent l'impression qu'ils fuient l'avance des troupes révolutionnaires... Là est l'aspect spectaculaire, journalistique et occidental, d'une vision des faits. Méfions-nous-en, au risque d'être aussi surpris, sinon désappointés, que le furent les généraux français ou américains et tous ces journalistes qui, parce qu'ils circulaient librement de Saigon à Phnom-Penh, ou de Saigon à Dalat, écrivaient que la « pacification » était gagnée, le communisme vomé par le peuple et proclamaient la victoire des « Franco-oui-oui », puis des « Américano-oui-oui », des Bao-Dai, Diem et Thieu. C'est afficher un réel mépris pour le peuple vietnamien que de l'imaginer se repentant et offrir ses services — et son cœur — à ses bourreaux

## C'est quoi, la «vietnamisation» ?

Soyons sérieux, aussi sérieux que ces conseillers américains qui savent exactement ce que « leurs » Sud-Vietnamiens ont perdu après trente jours de guerre. Et ce qu'ils ont perdu, c'est la « **vietnamisation** », cette stratégie politico-militaire dont le principe a vu le jour sous de Lattre, en 1951, et qui sera appliqué partiellement par l'administration démocrate Kennedy-Johnson, de 1962 à 1968, pour être repris, développé, systématisé par Nixon. Se référant au « modèle » sud-coréen (lequel modèle pourrait se révéler dans quelques années peu exemplaire), les stratèges américains ont implanté au sud un **Etat militaire**.

Certaines conditions, ont-ils estimé, leur étaient favorables. Une bourgeoisie, embryonnaire du temps des Français, s'était considérablement développée durant la période — heureuse pour elle — de « l'américanisation » la guerre ; une partie de l'intelligentsia déculturisée et dénationalisée, satisfaite d'un régime qui lui accordait places et privilèges ; enfin, la masse des catholiques — réfugiés ou non — et dont les motivations anticommunistes étaient soigneusement entretenues et exploitées par une propagande incessante et mensongère. Restait la population rurale ! Qu'à cela ne tienne : elle devra se soumettre à cette stratégie ou... mourir. De là, le phénomène **d'urbanisation accélérée et le « matraquage » de certaines régions** pour amener la population à **vider les lieux** et priver ainsi le FNL de son assise populaire.

Pour atteindre ces objectifs, les cerveaux du Pentagone n'ont reculé devant **aucun moyen**. Il fallait abattre le Nord et l'amener progressivement à réduire son aide légitime à ses frères du Sud. Ce fut l'escalade. Et l'échec qu'on sait, reconnu par les rapports américains les plus officiels.

Pour permettre à **l'Etat militaire** de se former et d'être crédible à l'étranger, les Américains sont parvenus à cette conclusion, clef de toute leur stratégie militaire depuis 1966, et fondement essentiel de la « vietnamisation », qu'il fallait détruire l'infrastructure de la résistance populaire et lui substituer celle de leurs partenaires sudistes. Dès lors, ils partent à l'assaut des bases de la résistance, jettent dans la bataille le poids énorme de leur supériorité matérielle et leurs troupes d'élite. Mètre après mètre, sur des monceaux de cadavres, ils conquièrent

le terrain. Un moment contrariés par l'offensive du Têt, ils repartent à l'assaut, profitant des



vides laissés par les patriotes lors des attaques de janvier-mars 1968, les obligeant à éclater en petites unités, à revenir à la guérilla.

Puis, sur les bases conquises, ils installent sur les plateaux de la « Cordillère annamitique », un réseau ininterrompu de camps de toutes dimensions qu'ils remettent peu à peu aux troupes d'élite de Saigon. Reste le delta, « ventre mou » de la colonisation. La fin justifiant tous les moyens, en deux temps et avec l'appui des milieux d'affaires cambodgiens, ils frappent au Cambodge, le 18 mars 1970 en renversant le régime neutre du prince Sihanouk, et en juin de la même année, ils envoient des dizaines de milliers de « marines » et des fantassins vietnamiens détruire les « sanctuaires vietcongs » et, partant... la paix d'un peuple dont la joie de vivre était devenue presque légendaire.

Dès lors que **les bases étaient conquises**, l'essentiel de l'engagement américain, sur le plan humain, n'avait plus, de raison d'être. Toute l'attention est désormais portée sur l'armée de Saigon. On en fera un colosse de un million six cent mille hommes sous les armes. Cette armée comprend un corps d'élite (« marines », paras, rangers et fusiliers marins) qui continuera d'être encadré par les conseillers américains. La bourgeoisie saigonaise en fera son armée et, de ce fait, la motivera matériellement et idéologiquement. Ces soldats ont des petites raisons de se battre. Ils défendent leurs privilèges, et pour beaucoup d'entre eux, catholiques, la patrie du Sud contre les athées du Nord. Le manche de ce fer de lance est constitué par l'énorme masse des réguliers encadrés par des soldats de métier qui trouvent dans la pacification un moyen rapide de s'enrichir. La polyvalence de leurs fonctions et le rapport qu'ils en tirent en font les serviteurs les plus fidèles du pouvoir. Celui-ci les récom-

pense en retour à proportion des services rendus. Ils constituent la version vietnamienne des seigneurs de la guerre.

Enfin, pour tester cette « vietnamisation », les conseillers américains jettent dans la bataille, au Cambodge (et au Laos) les armées de Thieu. Protégées par une couverture aérienne intense et grâce à leurs blindés, celles-ci obtiennent des victoires faciles mais dévastatrices pour les populations... qui rejoignent ainsi en masse les rangs de la résistance khmère (et Lao), à ce point que l'équipe Lon Nol-Sirik Matak, au pouvoir à Phnom-Penh, se sent obligée de rappeler à l'ordre leur encombrant protecteur. Le « jaunissement » des cadavres étant assuré, les Américains estiment, en février 1971, qu'il est temps, par une expédition éclair, à la fois de démanteler, au niveau de Tchépone, la piste « Ho Chi Minh » et de démontrer aux hommes de Giap la vitalité de la nouvelle armée sud-vietnamienne. C'est la fameuse opération « Lam-son 719 » qui s'achève sur un petit « Dien bien Phu » militaire, et l'on peut considérer que cette victoire importante des patriotes vietnamiens marque la fin de la période dite de « vietnamisation offensive » durant laquelle, qu'on le veuille ou non, l'initiative est revenue aux américano-vietnamiens.

Au milieu de la débâcle de « Lam-son », un détail, cependant, justifie l'optimisme de Washington : les camps Fuller et Carrol attaqués par les Nord-Vietnamiens en mars 1971 ont tenu le coup. Preuve que les communistes ne pourront qu'user leurs troupes en tentant de reconquérir leurs bases et que, la lassitude des populations aidant, la guerre finira par s'éteindre d'elle-même. Certes, on admet que le Nord pourra ravitailler en hommes et en armes le Sud. Mais cette aide ne fera qu'entretenir une guérilla sans grande et décisive portée militaire. En dernière analyse, la « vietnamisation », pour Nixon, finira par étouffer la guerre : « **Le plan de vietnamisation, déclarait-il le 3 novembre 1969, mettra un terme à la guerre, quoi qu'il arrive sur le front de la négociation.** »

## **A Paris, Nixon a voulu «piéger» les patriotes...**

Dans ces conditions, on comprend pourquoi la Conférence de Paris n'a jamais été au fond, pour

Nixon, qu'une plate-forme diplomatique commode pour duper son opinion et l'opinion internationale. (Et c'est lui qui s'arroge le droit de se faire juge du caractère « sérieux » et « utile » des négociations... Beaucoup y verront sans doute, en s'émerveillant, la marque de « sa ruse » et de son « habileté », toutes qualités qui, on le sait, en France, n'appartiennent pas au seul Nixon.) Toutefois, les élections approchant, le président américain décide d'abattre son jeu. Les premiers, les Chinois lui tendent la perche ; il la saisit juste au moment où Mme Binh fait ses propositions en sept points, dont le réalisme est souligné par les opposants (démocrates et même républicains) à l'administration nixonienne. L'affaire du Bengla Desh étant réglée, les Soviétiques emboîtent le pas à leurs « ennemis » idéologiques.

Le vent en poupe et sur la foi des renseignements fournis par ses experts militaires, Nixon pense qu'il est temps de faire passer la « vietnamisation » à la table des négociations. D'où son plan de paix en « huit points ». Le tour semble joué : oubliés les sept points du GRP ! Le président américain se présente comme l'homme du « désengagement », de l'ouverture vers l'Est. Il conduira sa campagne électorale sur cette image de marque, ses adversaires s'inclinent. La guerre au Vietnam est d'ailleurs terminée. Quant au Front de la révolution indochinoise, il s'effritera de lui-même. Les Soviétiques, d'ailleurs, y contribuent en soutenant — de façon incompréhensible — le régime pourri de Lon-Nol... Quand Nixon se rend à Pékin, il est presque aux anges. Il a joué, et c'était son jeu, de la division des forces socialistes pour amener les Vietnamiens à accepter son « plan », c'est-à-dire, ce qui est inadmissible pour eux : la fin de leur unité, la division du pays... la solution coréenne.

Cependant, un point sombre subsiste : l'attitude de Hanoi et du GRP. D'évidence, les Vietnamiens refusent d'entrer dans le jeu. Mieux : Washington est informé de l'imminence d'une offensive qui pourrait être déclenchée par les forces de libération au moment du voyage présidentiel. Alors, Nixon ne comprend plus. Il estime que son plan constitue une porte de sortie viable pour l'adversaire. Que celui-ci ne la prenne pas demeure une énigme. Et d'opposer aux Chinois « civilisés » les « barbares » nord-vietnamiens. Les peuples d'Indochine, qui ont souffert le martyre par la faute de la guerre américaine, apprécieront. Peu d'observateurs, à l'époque, relèvent cette



phrase fort significative d'un agacement mal contenu. Il se rend compte, Nixon, que sa « grande politique » repose indirectement sur la réussite de « sa vietnamisation ». Aller à Pékin, puis à Moscou avec la menace sur ses arrières d'une offensive ennemie risque, ou bien de le transformer en quémendeur, en solliciteur, ou bien de rompre cette **image de marque** qu'il a patiemment élaborée, à usage interne et externe. C'est le propre même des grandes puissances de penser que toute négociation ne peut se faire qu'à partir des positions de force. Ce qui expliquerait les incompréhensibles bombardements sur le Nord-Vietnam au moment même où il se rend à Pékin, allié des résistants vietnamiens.

### ...mais il s'est « piégé » lui-même

En fait, tout se passe comme si le président américain était victime de son propre piège. Comme de Gaulle avait lié son nom et sa politique à l'autodétermination, la rendant ipso facto irréversible, Nixon a lié les siens à la « vietnamisation », c'est-à-dire au « désengagement » américain. Cependant, contrairement à de Gaulle, il peut un temps, et usant de la fibre patriotique de la petite et moyenne bourgeoisie américaine (dite « majorité silencieuse »), retourner l'opinion en sa faveur. Mais pour combien de temps ? Et est-ce sans réserves ? Va-t-il, non pour « l'honneur » ou le « respect » américain, mais pour la survie de Thieu, sacrifier sa « grande politique » ? C'est dans cette conjoncture qu'ils jugent favorables pour eux que les dirigeants vietnamiens décident de frapper un grand coup : c'est l'offensive de Pâques 1972.

Dans ce ballet diplomatique, les Vietnamiens

paraissent les principaux oubliés, sinon les « sacrifiés ». Les journalistes qui se piquent de connaître cette guerre concluaient déjà qu'elle se terminerait sinon à Pékin, du moins à Moscou. Habités à commander à leurs fantoches, les responsables américains ont, semble-t-il, partagé cette illusion. Or, à maintes reprises, les délégués du Front à la Conférence de Paris ont montré qu'ils n'étaient pas dupes et qu'ils entendaient rester les seuls maîtres du devenir de leur nation. Quel meilleur moyen de le prouver sinon en démantelant la « vietnamisation » sur le terrain et en obligeant Nixon, à la veille de son voyage à Moscou, à assumer pleinement et sincèrement sa politique de « désengagement » !

## Giap répond à la « vietnamisation »

La grande erreur des stratèges américains est d'avoir mésestimé la riposte vietnamienne à leur politique de « vietnamisation ». Ils connaissent cependant bien leurs adversaires. De 1966 à 1968, ils ont tenu souvent victorieusement face à des offensives de grande envergure menées parfois à l'échelle du corps d'armée, comme cette opération de « Junction City », de février à avril 1967, dans la province de Tay-Ninh. Ils savent l'habileté manœuvrière de Giap qui consiste à fixer dans certains secteurs d'importantes forces pour frapper fort et vite dans les zones dégarnies. Ainsi, en février 1968, tandis que l'attention est fixée sur la base de Khe San, et sur les hauts plateaux, les forces de libération mènent l'offensive dans les villes... Certes, l'adversaire est estimable. Mais les coups qu'il porte, s'ils étourdissent souvent, achèvent rarement.

A la technique (ce sera la guerre électronique) de les prévenir, aux bombardiers d'amoindrir la force du bras qui les porte. Peu à peu, les Américains et leurs alliés arriveront à cette constatation que la riposte militaire de Giap à la « pacification » ne pourra être que limitée. Durant l'année 1971, les journaux de Saigon et de Phnom-Penh se font l'écho de cette stratégie. Un journal cambodgien ira même jusqu'à présenter Giap comme un général gâteux.

Pourtant, les généraux vietnamiens n'appartiennent certainement pas à cette catégorie de soldats qui ont une guerre de retard sur les

bras. La stature militaire du vainqueur de Diên Bien Phu n'est pas surfaite, encore que nos camarades vietnamiens n'aiment pas qu'on mette en avant les personnalités militaires. Ils préfèrent parler de direction collective et n'oublient pas, dans la guerre actuelle, que les chefs du Front ont, à égalité, leur mot à dire dans la conduite des opérations. C'est si vrai que de nombreux observateurs estiment que « l'offensive du Têt » n'a pas entièrement été le fait de Giap. Il en aurait même désapprouvé le principe. Il n'empêche qu'à l'instar des grands stratèges militaires de l'Histoire, il est parvenu à imprimer à ce qu'il entreprend un style inimitable. En 1969, à la journaliste italienne Oriana Fallaci, il aurait dit : **« Oien Bien Phu... L'histoire ne se répète pas toujours... Mais cette fois-ci, elle le fera. Nous avons remporté une victoire militaire sur les Français et nous la remporterons sur les Américains aussi. Oui, madame, leur Dien Bien Phu est encore à venir. Et il viendra. »**

On commettrait une erreur de croire que la référence à la bataille implique nécessairement, dans l'esprit de Giap, l'image d'une cuvette assiégée et dont les défenseurs cèdent sous la pression de l'adversaire établi sur les crêtes. Mais si l'on élargit l'image, si, à la place de la cuvette, on imagine la zone du delta et la région côtière jusqu'à la hauteur de Hué, alors les « crêtes », ce sont les hauts plateaux de la zone démilitarisée jusqu'à Plei Ku. « Qui tient les hauts plateaux, a dit un jour Giap, aura gagné la guerre. » Dès lors, l'objectif de son offensive est très clair. Il se propose, ni plus ni moins, de reconquérir puis de contrôler toutes les bases du Thanh Hoa, de Quang tri, de Thuan Thien, puis, plus au sud, de Quang Ngai, de Kon Tum et, enfin, dans le delta, il entend donner à la guérilla une vigueur nouvelle en démantelant l'armature politico-administrative de la « pacification ». Il s'agit là d'une politique traditionnelle. Ce sont les moyens mis en œuvre et la tactique qui constituent vraiment une nouveauté et montrent que Giap est passé à un **stade supérieur** de la lutte.

Des multiples offensives passées et surtout de la victoire de « Lam Son 719 », Giap et ses hommes tirent les conclusions qui s'imposent. La couverture aérienne peut être neutralisée par une DCA efficace ; devant un adversaire utilisant les mêmes moyens que lui, l'armée fantoche ne fait pas le poids ; la puissance de feu qui fit tant défaut au moment de l'offensive du Têt, doit être améliorée et en quantité suffisante pour empêcher l'adversaire

de se ressaisir... Les Soviétiques, dans leur désir de rivaliser avec la Chine, offrent à Giap un matériel ultramoderne. Durant l'année 1971, Giap prépare son opération. Au prix de sacrifices sans doute énormes, il fait passer le matériel vers le Sud. En accord avec les patriotes lao et khmers, il ouvre des fronts multiples dont le choix n'est pas dicté par le hasard.

Au Cambodge, c'est la reconquête progressive du Bec du Canard ; au Laos, le contrôle des hauts plateaux de Savannaketh à Attopeu est renforcé. Il semble que les Américains aient senti le danger. L'intervention des « sudistes » et des « volontaires » thai dans ces pays le prouve. De même, l'ampleur des combats qui y ont eu lieu (et qui vont, entre autres, aguerrir la jeune armée funkiste de Sihanouk) démontre la volonté des stratèges indochinois de se donner un vaste et sûr arrière. La solidarité des luttes entre révolutionnaires indochinois n'est pas un vain mot. Elle profite tour à tour aux trois partenaires.

Le dispositif de l'offensive étant mis en place, reste à choisir le moment de l'attaque. Je ne pense pas qu'il ait entièrement été déterminé par des considérations de politique internationale, mais plutôt par celles d'ordre climatiques et stratégiques. Il faut, ne l'oublions pas, conquérir les hauts plateaux et s'y maintenir, autrement dit pouvoir frapper très fort (utilisation des blindés) et empêcher l'adversaire de réagir de la même manière ; la période de pré-mousson qui démarre fin mars et s'achève début juin est idéale, la saison des pluies rendant impossible l'utilisation du matériel lourd par les « sudistes en vue d'une éventuelle reconquête.

Ce qui frappe dans cette offensive, c'est son aspect méthodique et « économe » en vies humaines (par opposition à l'offensive du Têt). Là est sa grande nouveauté. Ce sont les troupes régulières qui supportent l'essentiel du combat, la guérilla étant, durant la première phase, inexistante ; dans un second temps, elle intervient pour couper à l'ennemi ses principaux axes de communication ; enfin, dans une phase ultérieure, elle se met en place dans les zones densément peuplées pour récolter les fruits de l'arbre militaire sudiste rudement secoué par l'attaque des blindés et de l'artillerie.

Autre fait relativement neuf : la tactique utilisée par les patriotes vietnamiens : les attaques sont menées en combinant l'artillerie et les blindés et en évitant les assauts humainement coûteux. Dès que l'ennemi offre une certaine résistance,

on contourne l'obstacle, on procède à son encerclement et on continue. Cela évite des pertes considérables à la population et, pour regrettable que soit le spectacle offert par les réfugiés (en grande majorité femmes, enfants, vieillards), les combattants du Front leur permettent de s'échapper des zones de combat... et de fuir la riposte américaine qu'ils connaissent trop bien.

Les journalistes qui utilisent cette terrible misère déambulante comme un argument prouvant l'anticommunisme des populations du Sud devraient y réfléchir sérieusement. S'ils désirent une preuve tangible, la bataille de Kon-tum leur en offre une. Ne se sont-ils jamais demandé pourquoi la bataille pour la possession de la ville tarde à venir alors que toutes les bases qui la défendaient sont tombées ? Il en est de même de la bataille d'An Loc où, de l'aveu des réfugiés, les patriotes ont donné l'ordre aux femmes et aux enfants de quitter leur ville dévastée pour rejoindre des zones plus tranquilles.

Cette tactique — à la fois agressive et souple — permet à Giap d'user le moral de l'adversaire qui, se trouvant encerclé, est incapable de mener la contre-attaque. Il attend des avions et des hélicoptères qu'ils fassent la décision pour lui. Et les journalistes qui, quelques jours auparavant, faisaient l'éloge des combattants sudistes sur le front Nord, sont incapables d'expliquer leur débâcle devant Quang tri.

Un mois après le début de l'offensive, Giap a atteint son objectif majeur. Ses troupes contrôlent toutes les hauteurs du Sud-Vietnam, elles étendent et développent sans cesse leur influence dans la zone du Delta ; elles gardent l'initiative des opérations et, sauf de très rares exceptions l'adversaire n'a jamais pu mener la moindre offensive ; elles conservent intactes, après trente jours de combats acharnés et en dépit de l'ouverture de quatre fronts, au moins les deux cinquièmes de leurs réserves, alors que celles de l'ennemi ont été jetées d'emblée dans la bataille ; enfin, de l'aveu des experts américains, la puissance de feu des patriotes est capable de se maintenir pendant des mois encore à son niveau actuel. La survie du régime de Thieu dépend désormais d'une reprise de contrôle par les conseillers américains d'une armée en déroute, les généraux vietnamiens s'étant montrés inaptes à le faire, et d'un appui accru de toute la force aéro-navale dont dispose Washington dans le golfe du Tonkin. Et même si ces conditions sont réalisées, il

s'agira d'un sursis recherché par les Américains



*Il n'aime pas perdre*

pour éviter de se présenter à la table des négociations sans matière à négocier. Nous sommes loin de la situation de juin 1970, voire de l'année dernière. En fait, elle s'est inversée.

#### La VIETNAMISATION A FAIT FAILLITE

### Perspectives

Pendant ce temps, que va faire Giap ? Il est difficile d'y répondre, compte tenu des imbrications diplomatiques. Une certitude. Il va élargir et étendre son contrôle sur les hauts plateaux avec un objectif majeur : Plei-ku. Des probabilités : s'il mène une offensive de longue durée, il tentera, fidèle à sa stratégie « du temps des Français », de régler les fronts, l'un après l'autre, jusqu'à la victoire. S'il cherche à obtenir la décision assez rapidement, ce que je crois, tout en « promenant » l'ennemi du Nord au Sud, il va l'amener à accepter la « bataille » dont les retombées psychologiques seront telles qu'à Paris ou ailleurs, les Américains marchanderont l'issue de la bataille contre le lâchage de l'administration Thieu. Ainsi en a-t-il été de l'évacuation « en douceur » de Khé San, en 1968, contre la promesse de la cessation des bombardements sur le Nord Vietnam. Cette bataille psychologique pourrait se situer à Danang ou à Hué ; à

Pleiku ; à Qui Nhon, dans la province de Binh Dinh, ou encore, dans le delta, à Tay Ninh ou An Loc. Quelle que soit l'hypothèse retenue, les patriotes procéderont, s'ils ne l'ont déjà fait, à ce que les Français ont appelé « le pourrissement » du delta et des plaines côtières : démantèlement de l'armature politico-administrative de la « pacification » ; mise en place d'une réforme agraire dans les régions libérées ; constitution de comités et de municipalités révolutionnaires dans les villages et villes libérés ; réactivation des unités d'auto-défense pour prévenir militairement tout retour à l'ordre ancien...

## Premières leçons d'une offensive

D'ores et déjà de grandes leçons sont à retenir de ces trente jours d'offensive généralisée. Sur le plan strictement militaire d'abord décidé, l'histoire n'apprend rien aux hommes : les stratégies américains ont commis la même erreur que leurs collègues français, hier. Au lieu de s'en prendre à leurs fantoches vietnamiens, ils feraient mieux de procéder à leur propre auto-critique. Jamais Giap, ont-ils estimé à tort, n'aurait pu passer à un stade supérieur de la guerre et donner à ses troupes une puissance de feu égale à celle de « leurs » Sud-Vietnamiens. Par ailleurs, le verrouillage des frontières du Sud par une multiplication de bases défendues par une puissante artillerie, a fini par donner au soldat sudiste, une mentalité de défenseur. Cela est si vrai que lorsqu'on l'envoie se battre au Cambodge, par exemple, il ne pense qu'à s'installer dans sa base pour surveiller (et piller) le territoire dont on lui a confié la garde. Le seul général véritablement offensif que Saigon ait possédé est Do Cao Tri. Ce n'est pas par hasard qu'il a trouvé la mort à bord de son hélicoptère, et non dans un blokhaus quelconque.

Inversement, l'état-major révolutionnaire, non sans avoir essuyé des échecs, a su tirer tout le parti de l'armement moderne en l'adaptant à la mobilité de la guérilla, en alliant la guerre de mouvement à la guerre de position, le « coup de boutoir » à l'encercllement.

Il est enfin étonnant qu'aucun spécialiste des guerres asiatiques n'ait tenté de faire le rapprochement entre la campagne actuelle et celle qui, en Chine en 1947, a ouvert la route du

pouvoir au parti de Mao. Toute comparaison est à priori délicate et les protagonistes changent. Mais, ici et là, il existe d'étonnants points de comparaison : une armée soutenue par les Etats-Unis face à une armée populaire qui bénéficie de l'aide soviétique ; un front de bataille qui s'étire du Nord au Sud ; et un front septentrional qui a pour enjeu une capitale historique, Pékin hier, Hué aujourd'hui. C'est dans ce secteur que Tchang Kai-Chek jette ses troupes d'élite comme Thieu à l'heure actuelle ses « marines » ; de même, il existe une parenté dans les combats « coups de boutoir » suivis d'encercllement, destruction des axes de communication, mise en place des comités populaires... ; enfin découragement analogue des soldats mal encadrés et commandés par des généraux incompetents, ce qui provoque entre eux et leurs « conseillers US » disputes et profonds ressentiments. De là à conclure que l'issue sera la même est un pas que nous ne franchirons pas. Thieu, à la différence de Tchang, est réellement un fantoche, les Américains ne le laisseront pas diriger le désastre jusqu'au bout.

**Sur le plan humain** ensuite, il a été dit et répété que les Vietnamiens apportent — dans le sang et le sacrifice — un démenti formel à ceux qui, nombreux en Occident, pensent que la technique décide de tout. Mais ils apportent aussi un démenti à ceux qui, tels le Che ou certains « maoïstes », considèrent qu'il suffit de vouloir pour vaincre, et négligent le matériel pour trop privilégier l'humain. Seule, en dernière analyse, compte l'intelligence du combat, rigueur stratégique et souplesse tactique, car la volonté désarmée c'est toujours un prophète qu'on assassine, une révolution qui agonise sur les barricades.

**Sur le plan politique** enfin dans ce domaine, il est temps, pour la gauche de sortir un peu de ses analyses traditionnelles. Si Washington se montre impitoyable à l'égard du Vietnam, c'est qu'il craint pour lui et ses « satellites » l'exemple révolutionnaire de la patrie de Hô Chi Minh. C'est juste. Nous en tirons les conclusions qui s'imposent ; à la politique des « dominos réactionnaires made in USA », nous opposons sans le vouloir nos « dominos » révolutionnaires : Cuba, Vietnam... Et nous y projetons tous nos désirs et nos faiblesses. Cette limitation idéologique finit par rendre étriquées nos analyses. A défaut de lucidité, nous nous contentons d'une bonne conscience politique. Non ! ce qui

effraie tant les Américains à propos du Vietnam (comme hier les Français) c'est la redistribution des cartes en Asie, la fin de l'impérialisme occidental. Ce qui est véritablement en cause pour Nixon, ce n'est pas le communisme à Saïgon, c'est la réalisation de l'unité du pays viet.

C'est pour la réunification à terme de leur nation que les Vietnamiens se battent. Et parce qu'ils se battent pour leur unité, ils entendent avoir une ligne de conduite indépendante. Ni les Chinois, ni les Soviétiques ne réussiront à leur imposer un compromis qui légitimerait la balkanisation de leur pays, et à travers lui, ceux du tiers monde. Or au moment où les impérialismes occidentaux se groupent en communautés, l'éclatement des pays dits du tiers monde est plus que jamais nécessaire à ces impérialismes pour asseoir leur domination. La théorie des « dominos » n'a jamais été que l'expression politico-militaire de ce rapport de forces économiques. Dans cette conjoncture, la lutte du peuple vietnamien prend, hélas pour

lui, valeur d'exemple. Les Américains pressentent (et les Européens qui les soutiennent) que ce qui est en jeu au Vietnam, c'est la fin de la balkanisation du monde, la reconstitution des grandes unités nationales. Que des révolutionnaires assument cette nouvelle idée-force dans un combat héroïque et victorieux, voilà qui n'est pas pour rassurer les impérialismes. Et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette guerre que de voir les descendants de ceux qui se sont battus pour l'unité de leur pays, pour qu'il n'y ait plus « sécession », dénier aux Vietnamiens, qui ont certainement mille fois plus de raisons que les Américains n'en eurent, d'être unis, le droit et le devoir de se battre pour demeurer un peuple **UN et INDIVISIBLE**.

Romain SAINT-SERVAN  
ce 2 mai 1972